

TEXTE & PRESSE //  
STEFAN TULEPO

## BIOGRAPHIE GÉNÉRALE STÉFAN TULÉPO

Stéfan Tulépo est né en 1989 à Vannes, vit et travaille entre la Bretagne et Bruxelles. Diplômé de l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Angers en 2013, il a participé à différentes expositions collectives, au centre d'art Passerelle à Brest, à la Pipe Factory à Glasgow, en Ecosse ainsi qu'au Centre d'art de Neuchâtel en Suisse et dernièrement, à LaVallée à Bruxelles.

**PARQUET FLOTTANT** une exposition personnelle de Stéfán Tulépo  
Commissariat de Laurent Suchy

Avec le soutien aux galeries / exposition du  Centre national des arts plastiques.

05 Juin - 24 Juillet 2021

Les lames de bois d'un parquet flottant ne sont pas fixées au sol mais simplement assemblées entre elles par rainures et languettes. Elles remplacent les planchers traditionnels en bois massif dont elles imitent l'aspect en masquant les sols d'origine, jugés démodés par les propriétaires des lieux. De mauvaises qualités, elles se désagrègent au bout de quelques années. Accotées les unes sur les autres aux murs des immeubles, elles recomposent une alternance de strates, dépôts successifs de matériaux emblématiques de notre société de consommation. Elles subiront un phénomène d'érosion sur les trottoirs des villes pour constituer des « monstres », des créatures fantastiques, tout un *Monde flottant*.<sup>1</sup>

Stéfán Tulépo utilise des objets d'usage courant, produits en grande série, promis à l'abandon, à la destruction ou à la désagrégation. Ils évoquent une archéologie contemporaine, un mode de vie, une esthétique. Ils sont la matière première de ses compositions. Il en exploite leurs qualités plastiques, leurs résistances, leurs rugosités, les transforme par une intervention mécanique ou artisanale, par frottage, striures ou perçage...

La porte en bois, l'ovale en bois mélaminé, dentelé et la planche à pain de la série **Grattage**, sauvées de la destruction, glanées au hasard de voyages, deviennent les trésors d'une pêche miraculeuse. En frottant ou en gravant la surface de ces objets, il révèle, au sens photographique, le paysage dans lequel ils ont été prélevés.

Stéfán Tulépo vient de l'image, de la sculpture et de la photographie. Ces trois pratiques s'alimentent et se jouent les unes des autres dans un va-et-vient ludique et poétique. Toutes ses images se construisent en relation avec d'autres, par ricochet. Elles produisent des enchaînements d'idées, des glissements de sens, des analogies... **Continental**, condense cultures populaires et traditions ancestrales, confronte l'artisanat et l'industriel. Pneu sculpté dans des strates de pierres bleues, il se présente comme la légende d'**Ourlet double**, deux photographies glissées dos à dos dans l'interstice d'un double vitrage.

**Division de joie**, cinq assiettes divisées en deux. La ligne de brisure met à nu la porosité de la faïence. Le doigt qui suit l'oscillation de la tranche, ressent la rugosité du centre, le froid et le lisse du glacis sur le bord extérieur. Les unes placées devant les autres, à intervalles réguliers, elles recomposent le décor minéral d'un théâtre en miniature. **Qu'il est bo**, cache-siphon et lavabo en faïence industrielle, couché sur un socle en bois calciné a été découpé à coup de meuleuse électrique. Il est une architecture, un paysage raviné, pétrifié comme une roche métamorphique. Ces artefacts reproduisent le phénomène d'érosion provoqué par le vent, la pluie et toutes les modifications de la croûte terrestre.

Parfois, Stéfán Tulépo ravive une relation affective, un souvenir d'enfance, le moment heureux de la découverte de l'objet abandonné, glané au bord d'une mer bretonne ou transformé par les reflux des marées. Il a le goût des images culturelles chargées d'un puissant affect qui vagabondent d'objet en objet et que les gens se réapproprient, créant ainsi, une mythologie collective.

Il collecte des images pour les répertorier en séries, sans cesse complétées et chacune nourrie de nouvelles pistes. Il définit des liens de parenté entre elles en adoptant un système sans hiérarchie et sans aucune distinction esthétique, culturelle ou géographique, inspiré par les classifications de l'historien Aby Warburg. *Chaque image est le résultat de mouvements sédimentés et cristallisés, ainsi, les ouvrages de paléontologie et de géologie se situent dans les mêmes rayonnages que les ouvrages consacrés à la mémoire du geste et à l'inconscient.*<sup>2</sup>

Son environnement est son terrain d'expérimentations. Il y puise son inspiration. Ses interventions extérieures naissent d'un désir attentionné envers des lieux banals et temporairement abandonnés, des non-lieux qu'il réanime par une action artistique en nous restituant leur noblesse.

Ainsi, Stéfán Tulépo avait photographié il y a quelques années, un mur au Maroc puis, l'a précieusement conservé dans sa collection d'images. Le doigt de l'artisan avait tracé dans la chaux rouge les lignes horizontales et verticales des joints qui dessinaient l'illusion d'un parement de briques. *Mur central*, tente de reproduire ce trompe l'œil sur la tranche d'une butte de terre et de gravats d'un terrain vague à Bruxelles. Le glissement de « terrain » et d'image opère.

Chez Stéfán Tulépo, le travail se construit par une idée à travers une action, la plus simple possible, pour signaler la nature fragile des choses. L'artiste admire le travail organique des vers de vase capables en se déplaçant d'ingérer le sable, de le transformer pour en excréter un composant enrichi : « *ces lacets de sédiments humides, bas-relief naturel, naissent d'un cycle vertueux. Ils incarneraient le processus créatif idéal* ». <sup>3</sup>

Laurent Suchy (commissaire d'exposition)

1. Le *Monde flottant* est un mouvement artistique japonais (1603-1868) comprenant non seulement une peinture populaire et narrative originale, mais aussi et surtout les estampes japonaises gravées sur bois. Les thèmes de l'ukiyo-e s'attachent à décrire les plaisirs de la vie quotidienne. Ils correspondent aux centres d'intérêt de la bourgeoisie : les jolies femmes, les courtisanes célèbres, les scènes érotiques, le théâtre kabuki, les lutteurs de sumo, les créatures fantastiques, les calendriers, les cartes de vœux, le spectacle de la nature et les lieux célèbres.

2. G. Didi-Huberman, *L'image survivante, Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*.

3. Dixit Stéfán Tulépo.

## Le Sable du château

### Constructions de terrain(s)

Tailleur-graveur-cueilleur, comme il se définit lui-même, infatigable arpenteur, sculpteur, glaneur, collectionneur — j'en passe et des meilleurs —, Stéfán Tulépo trace patiemment sa route au fil d'une poétique constructive du matériau et de la forme, pleine de petites attentions et empreinte d'un humour (re)créatif. Naviguer entre la Villa Rohannec'h, ancienne maison d'armateur construite au début du XXe siècle progressivement transformée en lieu de création et de rencontres artistiques et culturelles, et les cabanons du Valais, modestes maisons de vacances surplombant l'unique plage de Saint-Brieuc bâties à partir des années 1950 (1) : voici ce qui a essentiellement composé l'emploi du temps et de l'espace de Stéfán Tulépo qui eut de cette manière tout le loisir de travailler — avec les moyens du bord —, embarqué dans un va-et-vient permanent entre intérieur et extérieur, architecture et paysage, culture et nature.

Aussi court soit-il, le titre de l'exposition que Stéfán Tulépo a conçue dans les murs de la Villa Rohannec'h en dit long sur sa manière de (conce)voir les choses : l'expression « le sable du château » nous renvoie d'office à l'architecture de sable qui constitue l'une des occupations incontournables des enfants (et de leurs parents) en bord de mer, en même temps qu'elle fait, par un simple jeu de passe-passe sémantique (2), précéder sinon prévaloir le matériau (sable) en regard de la forme (château) — laquelle pourrait ici renvoyer à l'architecture cossue de la Villa si l'on en croit l'image qui la représente en sable sur la plage du Valais, exposée dans le hall d'entrée du bâtiment à l'instar d'autres images immortalisant des situations ready made ou des interventions in situ opérées par l'artiste au cours de sa résidence (3). Si la forme de la bâtisse, omniprésente, a par ailleurs été reproduite à échelle réduite à partir de briques de Saint-Brieuc simplement empilées sur une palette en bois dans le parc situé devant, le lieu, en grande partie gardé dans son jus et pensé comme un espace d'expérimentation (4), a également été investi de l'intérieur. La silhouette de la Villa se dessine en creux sur un parquet recouvert de poussière (5), tandis que les revêtements des cloisons ont été soigneusement modifiés : les papiers peints, déchirés de sorte à créer des motifs à consonance organique ou végétale ; le tissu épais, découpé pour former des rideaux jouant modestement certains codes décoratifs et picturaux, et rappelant les origines bourgeoises du lieu éprouvé par le temps. Au sol, deux panneaux d'aggloméré sont gravés de motifs hérités du mouvement d'art celto-breton des Seiz Breur (1923-1947), évoquant ainsi l'empreinte d'un modernisme régionaliste, profondément ancré dans la mémoire stratifiée des matériaux et des supports, fussent-ils les moins nobles.

Dans l'axe de l'entrée, à l'intérieur de la majestueuse salle principale, un curieux objet suspendu à la verticale au-dessus d'une cheminée attire notre attention. À y regarder de plus près, on croirait voir la réplique en pierre d'un transat en plastique. L'illusion est parfaite. La nature fait si bien les choses que l'objet manufacturé, récupéré par l'artiste dans le jardin de ses parents où il fut longuement exposé aux intempéries, a revêtu cet habit minéral, fruit de l'œuvre du temps. Moisissures et autres lichens se sont patiemment déposés sur la surface synthétique initialement blanche, devenue grisâtre. Symbole populaire d'une détente estivale bien méritée, l'objet ainsi métamorphosé, prêt à se fondre dans le paysage tel un insecte adepte du camouflage, tourne le dos à la mer située derrière le miroir dans lequel il se reflète, manifestement passé de l'autre côté — celui de la sculpture.

De manière fortuite, les traditionnelles percées longitudinales qu'il arbore font écho aux entailles et ciselures que Stéfán Tulépo administre à un ensemble de galets et d'assiettes, comme autant de lignes, motifs, trames et chemins réels ou imaginaires. Dans une mise en scène inspirée de la muséographie britannique reposant sur un principe d'analogies, la plupart de ces objets, qu'ils soient disposés sur des panneaux de bois et de miroir surélevés du sol ou bien posés directement sur le dessus d'éléments intégrés à l'architecture (rangements, cheminées, etc.), sont associés et assemblés à d'autres (images, rouleau de scotch, cible de fléchettes, ampoule, corbeille en plastique, etc.), occasionnant ainsi des « conversations visuelles » et pouvant évoquer, de manière plus ou moins explicite, jeu de pétanque, cactus, coquillages, masques, etc. Ces compositions côtoient une série de « Fossiles briochins », blocs de pierre noire taillés desquels émergent des bribes d'objets « locaux » : la faucille (tant comme outil de jardin que symbole du communisme), le vaporisateur de la gamme de produits d'entretien à base de savon noir de la marque Briochin, ou encore un mystérieux entonnoir aux vertus nourricières.

Dans cette même logique consistant à retirer de la matière pour faire apparaître formes et/ou figures, l'artiste a partiellement déblayé une plage de Saint-Brieuc recouverte d'algues vertes et installé des cages de but, transformant le parterre toxique en surface de réparation ludique (non praticable). L'image, saisissante, nous entraîne vers une autre : on y voit une femme de dos, assise sur une serviette de couleur verte démesurée disposée sur la plage et lestée au moyen de galets, éléments que l'on retrouve présentés à ses côtés, tel un fond vert d'incrustation d'image.

Réalisée pendant l'été, la performance a bel et bien eu lieu, manière amusée de tester l'étendue et les limites de la propriété privée sur une zone a priori peuplée, tout en faisant bien entendu allusion aux phénomènes locaux que constituent l'algue verte et la loi Littoral. Le caractère burlesque de la situation entre en résonance avec celui d'une vidéo montrée à proximité, où l'on peut voir et entendre l'artiste déambuler dans son véhicule en périphérie de Saint-Brieuc tout en se livrant à un exercice de karaoké aléatoire consistant à lire, ou plutôt à chanter, les inscriptions visibles sur son passage, de l'enseigne commerciale au panneau de signalisation. Ou comment se réapproprier et réinventer, pour ne pas dire réenchanter le paysage urbain de manière poétique et comique par l'usage de pratiques quotidiennes et populaires à la portée de tous.

Cette intrication entre privé et public, intime et universel, se retrouve dans une pièce au statut très particulier étant donné qu'il s'agit d'un objet emprunté à la propriétaire d'un des cabanons du Valais. Sur une table haute gît un sujet en terre cuite peinte : sa tête est intacte mais le reste du corps est morcelé. Sur l'un des fragments, on peut lire « Joyeux », du nom de ce personnage qui n'est autre que l'un des sept nains de Blanche-Neige, protagoniste du conte des frères Grimm notamment adapté en dessin animé par Walt Disney et connu à l'échelle planétaire. Évoquant un gisant par sa position couchée et un ossuaire par son aspect fragmenté, Joyeux gisant condense — gentiment — cultures et croyances populaires, rituels sacrés et traditions vernaculaires traversant les territoires et les époques en même temps qu'il nous renvoie au site du Valais, et en particulier au jardin du cabanon en question où vivent heureux Blanche-Neige et ses petits compagnons.

Tel un éclatant bouquet final en l'honneur du Valais, l'installation Joyaux du Valais, préalablement projetée sur deux des cabanons du site, se compose de bouts de verre coloré disposés sur la vitre éclairée d'un rétroprojecteur rappelant les plaques lumineuses où sont observés et exposés des objets précieux. Au centre de l'agrandissement projeté sur le mur, un petit miroir renvoie sur le mur opposé une seconde image inversée en plan rapproché qui apparaît comme un tableau-vitrail aux accents abstraits et modernistes accroché dans l'encadrement d'un probable miroir fantôme posté au-dessus de la cheminée.

Qu'ils consistent à exposer un objet ready made ou à intervenir de manière plus ou moins perceptible et expérimentale sur une variété de surfaces et matières préexistantes, les gestes de Stéfan Tulépo produisent et révèlent des combinaisons et des correspondances — entre images, objets, formes, matériaux, êtres, lieux, territoires, temps, etc. — qui apparaissent comme autant de mises en relation pouvant intégrer des considérations tant esthétiques et culturelles que sociales et politiques. Inventeur du quotidien, flâneur, joueur, (r)assembleur et doux rêveur, il (re) compose à partir de l'existant et crée, par des moyens simples, de nouvelles manières de voir et d'être au monde, autrement, en lien avec ce(ux) qui nous entoure(nt).

Anne-Lou Vicente, 2018

## Notes :

- (1). Le travail de Stéfan Tulépo trouve un écho avec l'architecture composite et inventive des cabanons faite à partir de matériaux pauvres et le plus souvent récupérés (anciennes traverses de chemin de fer et wagons de train inutilisables, poutres en bois, parpaings, papier mâché, tôle ondulée, etc.).
- (2). Tour que je m'amuse en quelque sorte à réemployer à travers le titre de ce texte qui pointe notamment l'épineuse question du terrain (non) constructible que soulève la loi Littoral, laquelle menace de disparition les cabanons du Valais.
- (3). Toutes les interventions in situ de Stéfan Tulépo ne sont jamais visibles de manière directe et font systématiquement l'objet d'images qui en constituent la trace.
- (4). Seul le rez-de-chaussée, rénové et dédié aux expositions, est ponctuellement ouvert au public. Les étages sont utilisés comme ateliers pour les résidents et comme espaces de travail et de restitution pour les étudiants lors de workshops. La réhabilitation du lieu se veut progressive de sorte à en faire moins un simple contenant d'art qu'un matériau artistique à part entière.
- (5). On la retrouve également sur un couvercle de poubelle, dans la lignée des « Grattages », série de dessins gravés sur divers matériaux représentant le lieu où ils ont été trouvés. <https://www.stefantulepo.com/grattages>

## Ethos de l'utilitaire

Dans le rapport qu'ils entretiennent à leur environnement, on pourrait grossièrement distinguer deux catégories chez les artistes de ces quarante dernières années. Il y a d'un côté les routiers du désert, les bruleurs d'asphalte. On en trouve une belle illustration dans un calendrier réalisé en 1969 par l'artiste californien Joe Goode et intitulé « L.A artists in their cars » : Ed Ruscha, Larry Bell, John McCracken et autres y posent au volant de grosses cylindrées. Le monde se cadre par le pare-brise et les rétroviseurs ; l'habitacle de l'automobile se fait prolongement de l'atelier. D'un autre côté, il y a les « herboriseurs de bitume », les marcheurs invétérés des grandes mégalopoles : Francis Alys, Gabriel Orozco, Stanley Brouwn ou On Kawara. De flâneries en dérives situationnistes, la marche se conçoit comme épreuve de la ville par le temps. L'attention de ces artistes est entière pour les détails, traces, écarts. Ce qui se passe sous nos pieds prime sur ce qui a lieu devant nous.

En titrant son exposition Dans mon Jumpy 1.9, Stéfan Tulépo semble tenter une chimère de ces deux approches. En effet le Citroën Jumpy est un utilitaire, un véhicule entre l'automobile et la camionnette qui se destine généralement au voyage de proximité. Une voiture de facteur, de plombier ou d'électricien que l'on croise davantage au feu rouge que sur une aire d'autoroute. Derrière le volant de son Jumpy, l'artiste tient autant du chauffeur que du marcheur, comme une espèce de centaure, à la fois sur ses deux pieds et sur quatre roues. Un mode d'appréhension privilégié pour une archéologie poétique du terrain offert par la résidence : Brest et ses alentours, un bout du monde hybride qui compose avec l'urbain et le rural, entre « modernité et régionalisme » pour reprendre le titre d'un livre d'architecture fameux sur la Bretagne.

Autre intérêt évident de l'utilitaire, il permet d'avoir là, sous la main, tout de suite, les outils nécessaires à une intervention sur place, ou, dans le sens contraire, de saisir et ramener dans l'atelier. Le temps de sa résidence, l'artiste a photographié puis indexé ses photographies ; prélevé puis intervenu sur ce qu'il prélève ; intervenu sur place et photographié son intervention. C'est toute une logique du déplacement qui anime l'œuvre dans un va-et-vient permanent entre dehors et dedans, terrain et atelier. Un irrespect tranquille des frontières qui caractérise également une manière de faire de la photographie comme un sculpteur, de la sculpture comme un dessinateur, du dessin comme un performeur et finalement de la performance comme un photographe.

On trouve ainsi dans son exposition à Passerelle la photographie d'un mur recouvert de papier peint jaune. La présence d'un vieux radiateur suffit à indiquer un intérieur domestique défraîchi. Quelques gestes au cutter auront permis au mur de « s'ouvrir » en une farandole de bananes. L'icône pop (la banane ne peut manquer de renvoyer à la fameuse pochette du Velvet Underground réalisée par Warhol), émerge de la découpe de papier (on pense à Matisse) dans une intervention contextuelle (et cette façon de « trouser » une architecture désaffectée pourrait nous faire songer à Gordon Matta-Clark). Si l'artiste connaît bien sûr toutes ces références, la conscience de leur invocation importe peu. Ce qui prime d'abord dans la perception de cette image, c'est la spontanéité joyeuse de l'intervention : quelque chose d'un expressionisme doux, la recherche d'une intervention minimale qui permet une rapide transfiguration du banal. Cette économie de l'intervention se retrouve dans la présentation, sur le sol, d'isolateurs électriques amassés pendant les pérégrinations de l'artiste. Ces formes arrondies, vertes et translucides qui peuplent l'arrière-plan de la ville autant que de la campagne, sont agencées ici pour former un petit bassin et advenir finalement à notre regard comme autant de nymphéas.

Ailleurs, l'artiste va découper et gratter de vieux volets pour y inscrire une série d'images entrevues dans la ville et en faire ainsi les dépositaires d'une mémoire urbaine. De même, il va sculpter des morceaux d'une vieille cheminée domestique pour y faire surgir les formes de l'espace public pavillonnaire (lampadaire, câblages, transformateurs) avant de les envisager ensuite comme un petit champ de ruines. Deux « pièces » caractérisées par un inachèvement, qui semblent suspendre un instant la disparition programmée de ces formes du commun. Une transformation que l'on retrouve dans une autre photographie documentant une intervention en plein air. Un tracteur a été en partie recouvert par les pierres de la carrière où il se trouve de telle sorte qu'il semble se fondre dans le paysage. Le véhicule semble tout autant s'extirper de la masse que disparaître en elle.

Porosité des espaces et des pratiques, transfert de qualité entre image, geste et volume, latence d'un devenir, et finalement métamorphose : il y a dans tout cela quelque chose de baroque. Mais d'un baroque de délaissés, invisible et que l'artiste s'emploie à révéler. C'est peut-être la leçon du Jumpy-centaure : déterritorialisés et à peine trafiqués, les formes les plus banales, les matériaux les plus quelconques, les zones urbaines les plus insignifiantes excèdent ce qu'elles sont pour acquérir, ne serait-ce que provisoirement, une puissance esthétique insoupçonnée.

Paul Bernard, 2014

Pour l'exposition *DANS MON JUMPY 1.9L TD* au CAC Passerelle, Brest 2014

Stéfan Tulépo sculpte l'espace et le temps perdus

Le deuxième artiste invité des chantiers-résidences du centre d'art Passerelle se passionne pour Brest, dont il explore les lieux oubliés.



À 24 ans, Stéfan Tulépo, artiste en chantier-résidence au centre d'art Passerelle, avance sur une route déjà bien tracée. C'est au volant de sa camionnette, ou en marchant en ouvrant grand les yeux, qu'il trouve l'inspiration. Rien ne lui échappe.

Ce sculpteur très particulier privilégie les lieux banals, provisoirement délaissés, en attente de démolition ou de réhabilitation.

« Je révèle d'autres formes cachées parmi les gravats et les poussières, ces marqueurs de temps dans ces lieux oubliés, explique Stéphan Tulépo, qui s'éclate particulièrement à Brest. Cette ville concentre tous mes centres d'intérêt : l'architecture, l'urbanisme, les espaces en latence, les habitations pavillonnaires, les zones portuaires, les anciens bâtiments publics, militaires et industriels... »

Fouille archéologique

« Brest est une superposition de constructions modernes et post-modernes. J'ai un intérêt tout particulier pour ce style architectural dont je traque l'évolution dans le temps. »

Tout commence par des balades dans ces lieux « en attente de quelque chose ». Il y prend des photos, y collecte des matériaux ou intervient directement sur les trouvailles qu'il repère

« J'essaie de montrer des formes en creusant, gravant ou dépoussiérant les différentes couches de matériaux modernes. D'une éraflure, d'une cassure, d'une tache, je viens prolonger une forme. Je joue avec les hasards que

le temps, les couleurs, les textures, la poussière, les outils employés peuvent m'offrir. Un peu comme une fouille archéologique. »

Chaque jour, depuis son arrivée à Brest, en mars dernier, il photographie le résultat de ses différentes pérégrinations : « Je me fais des fournées de photos que j'imprime et que je re trie comme un facteur, pour en faire des catégories que j'utilise par la suite. »

Dans son atelier provisoire brestois, il amoncelle des morceaux de bois, des objets industriels, des piliers cassés, des bas-reliefs réalisés à partir des montants d'une vieille fenêtre.

Une horloge numérique de Brest

On peut aussi déjà y admirer une série de dessins gravés sur des plaques de métal, des briques, des miroirs où sont représentés les lieux de ses trouvailles. Impressions fantomatiques. Poésie garantie.

Le projet qu'il élabore à Passerelle réserve de nombreuses surprises : « Avec l'aide de l'équipe de Passerelle, nous fabriquons une horloge numérique. Une succession de photographies de numéros de rue, où chaque image correspond à une heure, minute, seconde passées à explorer la ville. » Ses créations sont encore en devenir, mais ses premières productions suscitent l'envie d'en voir davantage.

Rendez-vous le 17

Ça tombe bien : Stéfan Tulépo ouvrira les portes de son atelier lors de la Nuit des musées, le samedi 17 mai. Il répondra à toutes les questions sur son travail en cours. On vous invite à découvrir cet artiste encore tout heureux d'avoir été sélectionné. « Je venais d'avoir mon diplôme des beaux-arts d'Angers avec les félicitations. Et quinze minutes plus tard, Étienne Bernard, le directeur de Passerelle, m'annonce que le jury m'a choisi. Quelle excellente journée ! »

À Passerelle, centre d'art contemporain, 41, rue Charles-Berthelot, rens. 02 98 43 34 95.  
Ouest-France, 06/05/2014

**LE POULAILLER**

CHRONIQUES CULTURELLES DU BOUT DU MONDE

Stéfan Tulépo, au Centre d'Art Passerelle

by **JULIE LEFÈVRE (HTTP://LE-POULAILLER.FR/AUTHOR/COCOTTE-MINUTE/)**

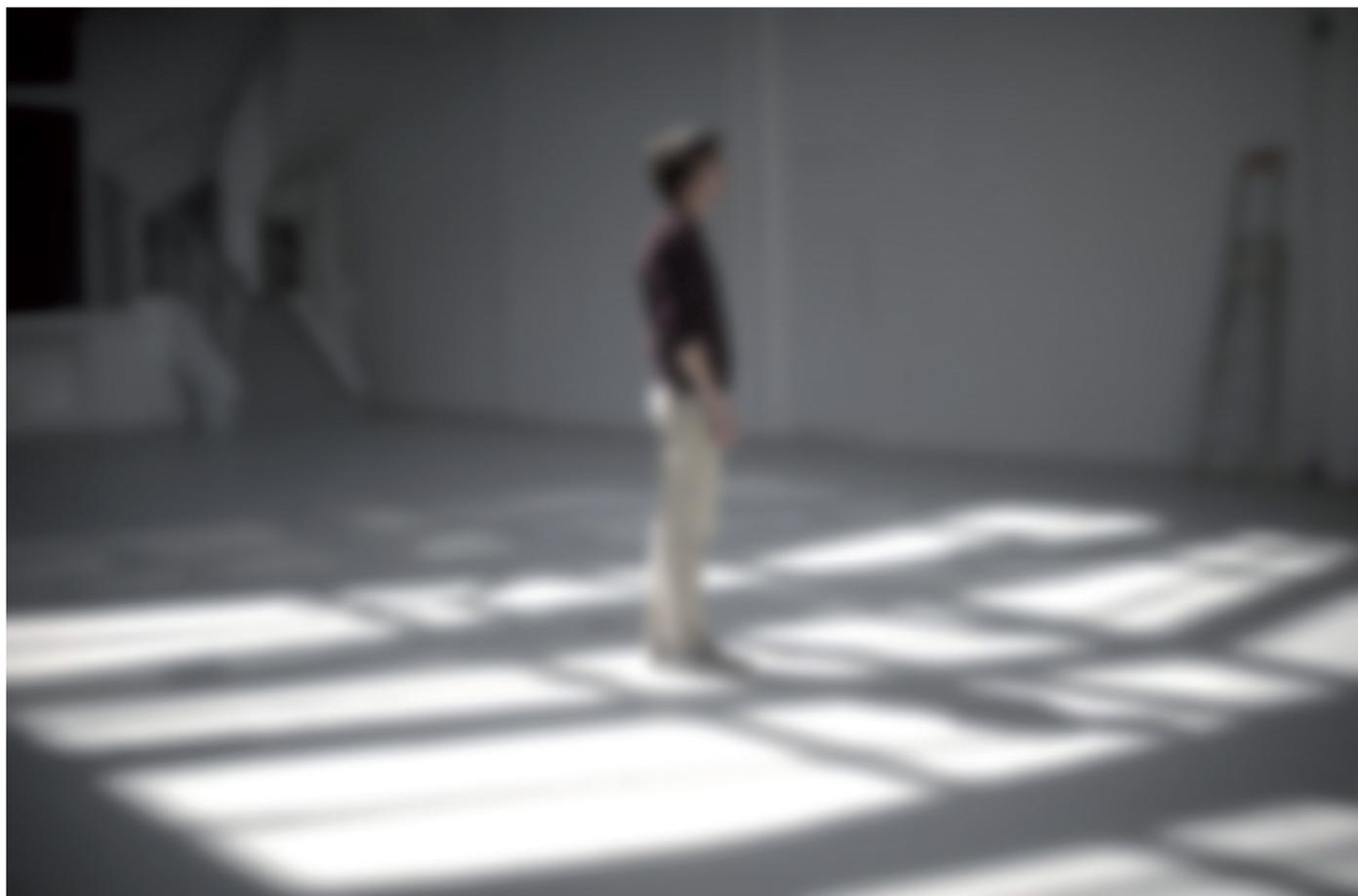
Rencontrer Stéfan Tulépo, c'est entrer dans un monde qui nous laisse songeurs, c'est se laisser porter par des histoires, des fables, des légendes. En une heure, il m'en raconte des histoires, et je l'écoute. Nous tournons les pages d'un livre qui témoigne de ses pérégrinations à travers ce qu'il nomme « la banalité ». Il définit la banalité comme un lieu commun, accessible à tous mais souvent oublié du regard dans nos déplacements quotidiens (urbanisme de série, espace désaffecté, ou encore espace naturel). Ces endroits dont l'exploration constitue l'essence de son travail, Stéfan Tulépo les approche de manière subjective et sensible, s'attachant davantage à l'esthétique qu'à la sociologie, même si la question du territoire et de son identité s'exprime par petites touches, avec subtilité, sous la forme de gravures, d'installations, de sculptures. Ce jeune homme dont la pratique artistique croise différentes disciplines, se présente néanmoins comme sculpteur.

Ne fracturant jamais de porte, il vogue, il erre, il cueille, il collecte. Et c'est autour de ces errances que s'organise la résidence de trois mois dont il bénéficie au Centre d'Art Contemporain Passerelle, dans le cadre des chantiers (<http://www.cac-passerelle.com/chantiers/les-chantiers>), programme d'accompagnement de jeunes artistes, en collaboration avec Documents d'artistes en Bretagne.

Au volant de son Jumpy, il traverse le territoire et s'arrête dès lors qu'il aperçoit un signe, une fenêtre brisée, une esquisse d'ordinaire, une ébauche de lieu en latence. Il appréhende alors l'espace de l'extérieur, en fait le tour, plusieurs fois, puis choisit de s'y engouffrer, ou non. À l'appui de traces, d'indices, Stéfan Tulépo imagine. Avec pour matériel, un sac à dos et un appareil photo, ce qu'il va y trouver pourra nourrir une installation in situ, une sculpture ramenée à l'atelier, une série de photographies... De temps à autres, il reviendra dans certains lieux, à différentes reprises avant d'entamer une interaction concrète. Stéfan envisage ces endroits, comme il envisage la sculpture, en fonction de ce qu'ils offrent, de la matière dont ils sont constitués, qui permet ou non, ou à différents degrés, son intervention, jouant ainsi avec la distinction entre ingérence humaine et action naturelle et laissant parfois subsister l'ambiguïté. Lorsqu'un matériau ne permet pas de dessin, il imitera une forme ou se suffira à lui-même et la transformation sera alors minimaliste.

Des réalisations in-situ, cet artiste, conserve toujours une photographie ou un film qui pourront être réutilisés sous différentes formes et dans des contextes variés. L'installation qui se caractérise par sa dimension éphémère continue alors d'exister au fil des travaux, et se renouvelle, s'adaptant à des formes et à des utilisations diverses.

Je découvre un « collectionneur » et je m'interroge sur sa pratique, cette habitude qu'il a prise, de récolter et de ramener quantité d'objets brisés, de pièces détachées. Il me raconte alors une nouvelle histoire. Cette pratique, ancrée dès l'enfance (il aura collectionné des figurines de Tintin, des cailloux, des billes, des éléments glanés de la plage...), s'est installée au travers d'habitudes familiales de ramassage, de cueillette de fruits ou légumes, de champignons... de nombreuses ballades dont il ne s'agissait pas de revenir bredouille, quand bien même ce que l'on en ramenait n'était pas l'objet premier de la recherche. Je comprends alors que son travail est en fait une manière de vivre et que Stéfan Tulépo ne quitte quasiment jamais son sac et son appareil photo. Et s'il interrompt parfois la sculpture de matériau, il ne se détache jamais complètement de l'action, quitte à sculpter le beurre sur la table du petit déjeuner.



[http://le-poulailler.fr/wp-content/uploads/2014/05/DSC\\_5522-floue.jpg](http://le-poulailler.fr/wp-content/uploads/2014/05/DSC_5522-floue.jpg)

Ce jeune artiste, diplômé des Beaux-Arts d'Angers, est un poète qui joue avec l'empreinte du temps, avec le passage de l'homme dans le territoire, avec simplicité et parfois avec humour. Et ne comprenez pas dans le terme « simplicité » une absence de complexité ou de réflexion dans sa démarche artistique... mais il en parle simplement, avec ses mots et sa collection d'images.

Sa résidence au Centre d'Art Passerelle donnera lieu à une restitution le 5 juin 2014. À la question du devoir de produire, Stéfán répond qu'il ne l'envisage pas comme un devoir mais qu'il était inconcevable de ne pas mettre en confrontation son travail avec l'espace qu'est le Centre d'Art, la restitution s'adaptant à la fois au contenu et au contenant, les oeuvres et le lieu, et que par ailleurs, la rencontre du public est une dimension que l'on aurait tort de nier dans l'existence de l'art.

Vous pouvez rencontrer Stéfán Tulépo aujourd'hui, samedi 17 mai 2014, dans le cadre de la Nuit Européenne des Musées. Il ouvrira son atelier au public de 14h30 à 23h.

Le 5 juin 2014, il restituera son travail « dans mon Jumpy », de 18h à 21h.

Un aperçu de son travail [ici \(http://www.leschantiers-residence.com/wp-content/uploads/2013/03/Port-folio.Stefan-Tulepo.pdf\)](http://www.leschantiers-residence.com/wp-content/uploads/2013/03/Port-folio.Stefan-Tulepo.pdf)

Découvrir le [Centre d'Art Contemporain Passerelle \(http://www.cac-passerelle.com/\)](http://www.cac-passerelle.com/)

[Documents d'Artistes Bretagne \(http://ddab.org/fr/\)](http://ddab.org/fr/) édite en ligne des dossiers réalisés avec des artistes visuels vivant en Bretagne. Ces dossiers sont diffusés dans le réseau professionnel de l'art contemporain et rendus accessibles à tous grâce à internet.